

350-7175

LE MAL DU SIECLE

Une thèse
présentée au
Département des Langues Étrangères
et au "Graduate Council"
de
Kansas State Teachers College of Emporia

Pour répondre partiellement
aux conditions requises
pour le Diplôme de
Master of Arts

par
Aurelio Alvarez y Juan
Avril, 1973.

Thesis
1942
11

Acceptée pour le Département des Langues Étrangères

David J. ...

Acceptée pour le Graduate Council

John E. Peterson

2

335158

RECONNAISSANCE

L'auteur voudrait exprimer ses remerciements à Monsieur le Directeur de l'Ecole des Langues Etrangères, Dr. David Travis, pour son aide et ses conseils au cours de la rédaction de cette thèse. Je ne saurais pas oublier le Dr. Carol Terrill, qui a lu si gentiment un des chapitres.

A. A. y J.

PREFACE

Saint Jean Chrysostome, Père de l'Église, décrit le mal de Stasire qu'il appelle l'athumia, c'est-à-dire, le manque d'âme. Le dégoût de l'existence est connu de toutes les époques. L'homme a pris conscience, graduellement, des bornes de sa condition.

Ce processus prend au début du XIX^e siècle le caractère d'un mouvement littéraire, c'est le Romantisme. Les circonstances historiques et le développement de la pensée humaine offrent une occasion favorable à l'éclosion subjective du sentiment d'ennui. Les passions débordent l'âme, mais l'homme ne peut saisir rien de réel. Tout s'écroule. Il se replie sur lui-même et, victime du vertige, tombe dans le vide.

C'est le mal du siècle, le mal de la jeunesse, quand les aspirations se posent sur les faits de l'imagination plutôt que sur la réalité du monde. Le mal du siècle peut exister seulement quand l'homme oppose son MOI au monde extérieur et affirme sa supériorité sur la société des hommes.

Nous rencontrons aujourd'hui le même phénomène. Sartre avec sa nausée est le fils raisonneur de Chateaubriand. La conscience instinctive est devenue un système. Romantisme et existentialisme sont deux stades de la pensée humaine.

On essaiera de prouver dans cette thèse que le mal du

siècle n'est pas le soupir mélodramatique d'un jeune homme pleurnicheur. Dès Madame de Staël jusqu'à Nodier on parle d'un sixième sens dont les gens médiocres manquent. Son symptôme est la mélancolie. A l'encontre de Camus, la révolte du héros romantique n'est pas celle de l'esclave, mais du seigneur.

MM de Musset, de Lamartine, de Vigny, de Chateaubriand, de Senancour, Constant de Rebecque et Madame de Staël m'aideront. Quant aux critiques, ils m'ont donné beaucoup de mots, mais guère d'idées.

TABLE DES MATIERES

Chapitre	Page
I. L'ABIME	1
II. LA MALADIE	20
III. L'EVASION	35
IV. CONCLUSIONS	61
BIBLIOGRAPHIE	63

LE MAL DU SIECLE

Tout au fond, l'esprit ne pense
l'homme que dans l'éternel, et
la conscience de la vie ne peut
être qu'angoisse.

Malraux, La Condition Humaine

CHAPITRE I

L'ABÎME

L'homme idéal du XVIII^e siècle est l'honnête homme qui, selon l'encyclopédie, "ne perd de vue dans aucune de ses actions les principes de l'équité naturelle" et "rend la justice même à son ennemi".¹ En examinant cette définition, on aperçoit que l'homme éclairé tend à se projeter hors de lui-même, soit pour satisfaire les préceptes de sa religion, soit pour suivre les lois et les usages de la société.

Jusqu'à ce moment, l'autorité triomphe sur l'homme. Ducros a bien signalé qu'on ne possédait pas, et ne souhaitait pas même la liberté politique.² Le peuple aimait le roi. Remarquons que, même pendant la révolution, au retour de la famille royale à Paris, les parisiens l'ont reçue avec des manifestations de joie. Voilà, comme le peuple était encore royaliste en 1790. L'homme trouve sa place dans un système politique absolu. L'honnête homme n'est qu'un membre d'une société hiérarchique couronnée par le monarque.

D'ailleurs, on note le même phénomène dans les arts. Là,

¹ Denis Diderot, "Bien, homme de", The Age of Enlightenment, édité par Otis Fellows et Norman Torrey (New York: Appleton, 1942), p.326.

² L. Ducros cité par C. M. des Granges et Oliver Towles, Histoire de la civilisation française (New York: Prentice-Hall inc., 1937), p.277.

le roi, c'est l'Académie Française. Il faut se souvenir du Cid pour bien comprendre le pouvoir tyrannique exercé par l'Académie. On subordonne l'art aux règles, dont la plupart sont tirées des anciens grecs et latins, surtout à travers l'interprétation de la Poétique d'Aristote. Bien qu'il y ait des dissidents, plusieurs écrivains défendent les règles et le style noble, comme Boileau et Buffon, celui-ci dans son Discours sur le style.

Néanmoins, on doit penser qu'après cette période d'absolutisme suivra, tout naturellement, une époque où la liberté individuelle sera le bien le plus souhaité. L'individualisme se dresse déjà au XVIII^e siècle:

I am commencing an undertaking, hitherto without precedent, and which will never find an imitator. I desire to set before my fellows the likeness of a man in all the truth of nature and that man myself. Myself alone! I know the feelings of my heart and I know men. I am not made like any of those who are in existence. If I am not better, at least I am different. 3

C'est ainsi que Rousseau exprime, dans ses Confessions, le sentiment naissant d'individualisme qui conduit, en politique, à formuler dans une déclaration solennelle les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'Homme.

D'un autre côté, l'homme demande la liberté. L'individualisme romantique devient agressif car il ne suffit guère d'af-

³ Jean-Jacques Rousseau, Confessions, vol. I (London: J.M. Dent & Sons, Ltd., 1964), p.1.

firmement la supériorité de l'individu. Il est nécessaire de s'opposer aux Anciens Régimes de la monarchie et du bon goût. Alors, il y aura deux révolutions: l'une, politique; l'autre, artistique.

Hugo pense que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Il arrive donc à définir le romantisme comme le libéralisme en littérature. Il défend la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles⁴ et se vante de le faire: "Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire".

L'homme idéal n'est plus l'honnête homme. C'est maintenant l'Homme, l'individu. Il faut avouer que le sentiment le plus cher à l'homme, c'est la jouissance "de rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu."⁵

Mais l'individualisme chez les romantiques, même s'ils ont créé un culte du MOI, ne devient pas une notion abstraite. Vigny s'intéresse seul à l'homme, non comme espèce, mais comme individu. Certes, l'homme n'incarne plus les passions ou les idées. L'humanité, c'est des individualités. Madame de Staël reconnaît cette diversité des personnalités:

Chaque caractère est presque un monde nouveau pour qui sait observer avec finesse, et je ne connais dans la science du coeur humain aucune

⁴ Victor Hugo, Cromwell (Paris: Librairie Charpentier et Fasquelle), p.37.

⁵ Rousseau, "Les rêveries", The Age of Enlightenment, p.578.

idée générale qui s'applique complètement aux exemples particuliers. 6

L'homme se présente donc avec une puissance inconnue et complexe. "Je suis une force qui va", dit Hernani. Hugo, dans la préface de Cromwell conçoit l'homme comme l'union de deux éléments: le corps et l'âme. La lutte entre eux rend l'homme terrible et bouffon à la fois. L'art, c'est présenter cette dualité active.

Raut-il donc toujours que chaque personnage se serve des mêmes mots, des mêmes images, que tous les autres emploient aussi? Non, il doit être concis ou diffus, négligé ou calculé, prodigue ou avare d'ornements selon son caractère, son âge, ses penchants. 7

L'homme-Protée nous conduit de nouveau à l'idée de liberté. L'esprit humain est toujours en marche; on crée, on invente, et on est libre. Or, Octave est libre, "non par paresse, mais par volonté." L'indépendance, c'est son seul trésor, après l'amour. Dès sa puberté, il lui a voué un culte farouche, et l'a, pour ainsi dire, consacrée dans son cœur.⁸

On trouve le même désir chez Adolphe, le héros de Constant, mais il y arrive par sa timidité. Elle l'a contraint à renfermer dans lui-même tout ce qu'il éprouve et à considérer même la seule présence des autres comme un gêne et comme un obstacle. 11

⁶ Madame de Staël, De l'Allemagne, Vol. II (Paris: Garnier-Flammarion, 1968), p.276.

⁷ Alfred de Vigny, Le More de Venise (Paris: Editions Gallimard, 1964), p.285.

⁸ Alfred de Musset, La Confession d'un enfant du siècle (Paris: Garnier Frères, 1960), p.33.

en résulte "un désir ardent d'indépendance, une grande impatience des liens dont j'étais environné, une terreur invincible d'en former de nouveaux."⁹

D'ailleurs, l'individualisme ne se réduit point à la jouissance de se replier sur soi-même et sentir sa propre existence particulière et libre. Le héros romantique doit projeter son MOI. Fichte, le philosophe allemand qui a tellement influencé le romantisme, fait de "l'activité de l'âme l'univers entier. Tout ce qui peut être conçu, tout ce qui peut être imaginé vient d'elle."¹⁰

Alors, nous comprenons la relation du poète romantique avec la nature. L'âme de l'homme est le centre de l'univers et les faits extérieurs sont en rapport avec elle. On ne voit la nature qu'à travers son MOI. Ainsi, la vieille conception cartésienne de la nature comme une machine qui fonctionne depuis la création—impulsée par un élan initial—selon certaines lois prévues et immuables, était rejetée en faveur d'une conception dynamique.¹¹ La nature est vivante et personnifiée.

En outre, Fichte ne se contente pas de tout rapporter à l'existence intérieure de l'homme, au MOI qui sert de base à tout. Il distingue un autre MOI qui est durable. Madame de Staël continue:

En effet, quand on réfléchit sur les opérations

⁹ Benjamin Constant, Adolphe, édité par William Morton Dey (New York: Oxford University Press, 1918), p.9.

¹⁰ Staël, Allemagne, p.146.

¹¹ Lilian Furst, Romanticism in Perspective (London: Macmillan, 1969), p.87.

de l'entendement, on croit assister soi-même à sa pensée, on croit la voir passer comme l'onde, tandis que la portion de soi qui la contemple est immuable. Il arrive souvent à ceux qui réunissent un caractère passionné à un esprit observateur de se regarder souffrir, et de sentir en eux-mêmes un être supérieur à sa propre peine, qui la voit, et tour à tour la blâme ou la plaint. 12

Evidemment, la révolte individuelle de l'homme romantique devait aboutir à cette conception de l'être supérieur. René souffre tellement parce qu'une grande âme doit contenir plus de douleur qu'une petite. Charles Nodier en croit aussi et il se demande:

Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou, si cette prétendue infirmité ne serait pas le symptôme d'une sensibilité plus énergique, d'une organisation plus complète, et si la nature, en exaltant toutes ses facultés, ne les rendit pas propres à percevoir l'inconnu? 13

Cette théorie doit logiquement identifier les notions: individu, liberté, originalité et génie. Madame de Staël préfère un ouvrage avec de grands défauts où il existe un seul trait de génie bien plus qu'un ouvrage médiocre et correct. Victor Hugo donne une liberté complète au poète en disant, dans la préface des Orientales, que l'espace et le temps sont au poète. que le poète aille donc où il veut, en faisant ce qui lui plaît; c'est la loi.

12 Staël, Allemagne, pp.146-147.

13 Charles Nodier, "Une heure ou la vision", Contes (Paris: Editions Garnier Frères, 1961), p.21.

Enfin, voilà le héros romantique. D'abord, selon Rousseau, s'il ne vaut pas mieux, au moins il est différent. Mais peu à peu cette conscience du MOI conduit à vouloir se suffire à soi-même; c'est-à-dire, être un dieu sur le plan subjectif. Plus tard, il voudra égaler Dieu même sur le plan métaphysique. Cette supériorité mène à l'exaltation du génie. Le MOI du héros romantique devient ainsi le centre de l'univers.

Néanmoins, remarquons que Rousseau se trouve autre que ses semblables parce qu'il sent différemment. Cette caractéristique l'éloigne de l'homme moderne. L'homme du début du XIX^e siècle n'est pas un philosophe. Il ne crée pas un système; on les détruit plutôt. Hugo exclame: "Dieu nous garde de systèmes."

L'exaltation des passions, comme trait essentiel de la littérature romantique, est trop commune. Il nous suffit de remarquer que, même pendant le XVIII^e siècle, Helvetius affirme que dès qu'on cesse d'être passionné, on devient stupide. La génération romantique n'a fait que glorifier la passion. Madame de Staël élève la passion du beau, de l'âme. Elle la dénomme enthousiasme. En effet, quand l'existence de l'homme ne se limite pas à elle-même, elle a quelque chose de divin.

D'une autre part, Musset fait la distinction entre la nature et la condition humaines. Pour lui, la nature humaine reste la même à travers les siècles et les cultures. Dans sa pièce On ne badine pas avec l'amour, on aperçoit que la source du destin tra-

gique des héros est la nature imparfaite des hommes. Le jeu d'amour, par l'imprévoyance presque cruelle de Perdican, finit tragiquement. Le héros romantique, grâce à sa sensibilité, se rend compte de son imperfection.

La condition humaine est la situation de "l'homme [qui] est ce que sa culture le fait, ce qu'il veut et ce qu'il peut être selon les époques et les milieux."¹⁴ Toutes les deux—la nature et la condition—conspirent contre l'homme romantique.

voilà une âme sensible et surtout consciente de sa propre imperfection, au moment quand le monde autour d'elle tombe en ruines. Elle ressent un malaise, c'est le mal du siècle. D'ailleurs, les causes en sont faciles à déterminer historiquement: la chute d'un passé et le scepticisme religieux sont les plus importantes.

L'Age des Lumières aboutit à la révolution française. La raison, les institutions et la religion s'écroulent. Le résultat est une jeunesse inquiète, coupée de son passé et incertaine de son avenir.

Le grand développement des sciences pendant le XVIII^e siècle est, selon Chateaubriand, une des causes du mal du siècle. Il explique:

La multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, rendent habile sans expé-

¹⁴ Alfred de Musset, On ne badine pas avec l'amour, édité par Jean Carduner (U.S.A.: Prentice-Hall, Inc., 1967), p.85.

rience. On est détrompé sans avoir joui; il reste encore des désirs et l'on n'a plus d'illusions. 15

Et il achève en disant que "l'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un coeur plein, un monde vide; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout."¹⁶

Certes, nous avons entendu un héros romantique: "Je suis une force qui va." Se peut-il que l'individu aspirant à la liberté succombe sous les ruines d'un monde? L'âme atteinte par le mal du siècle n'est pas lâche, mais à quoi sert la force lorsqu'elle manque d'appui? Il n'y a point de ressource contre le vide. Musset nous décrit la jeunesse de France:

Déjà pleins d'une force désormais inutile, les enfants du siècle roidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. 17

L'amertume que cet état répand sur l'âme est incroyable. Musset se dresse contre la raison parce qu'elle peut guérir les illusions, mais non pas guérir les souffrances. En outre, la raison est inutile aussi quand il n'y a pas un ordre réel pour l'appuyer. Et l'ordre n'existe plus.

Après la Révolution et la chute de Napoléon, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait, "mais la

¹⁵ François-René de Chateaubriand, Atala. René (Paris: Garnier-Flammarion, 1964), p.62.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Musset, Confession, p.16.

croissance en elles n'existait plus." Le désenchantement sème le doute religieux et bientôt nous rencontrons une jeunesse qui s'assit sur un monde en ruines. Musset compare la situation à l'océan qui sépare les deux continents; il ajoute que le début du XIX^e siècle n'est ni le passé, ni l'avenir, et qu'il ressemble à tous deux à la fois, où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou un débris.¹⁸

L'angoisse de la mort est entrée dans l'âme des jeunes gens et ceux "qui regardent à leurs pieds savent qu'ils voltigent sur un fil de soie tendu sur un abîme, et que l'abîme engloutit bien des chutes silencieuses sans un ride à sa surface."¹⁹

Nous ne croyons pas que les circonstances externes soient les causes uniques du mal du siècle, mais elles ont porté son apparition. Nous voudrions établir une comparaison entre Octave et la jeunesse romantique. Il dit:

Je n'avais connu de la vie que l'amour, du monde que ma maîtresse, et n'en voulais savoir autre chose. Ainsi, étant devenu amoureux en sortant du collège, j'avais cru sincèrement que c'était pour ma vie entière, et toute autre pensée avait disparu. 20

La trahison de sa maîtresse est comme l'ébranlement du passé. Tous les deux coupent les liens de la victime avec la réalité. Alors, la vie entière paraît un songe ridicule et puéril, dont

¹⁸ Musset, Confession, p.7.

¹⁹ ibid., p.123.

²⁰ ibid., p.34.

la fausseté vient de se dévoiler.

René, éloigné d'Amélie, ne cesse point d'idéaliser sa mémoire. Il restera jusqu'à sa mort "un jeune homme entêté de chimères" à qui tout déplaît et qui se livre à d'inutiles rêveries. Cette attitude distingue René de Chactas. Celui-ci, après la mort d'Atala, réfléchit amèrement sur "la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets." Mais il abandonne ses rêves et se tourne vers le monde des hommes. "Je partis [de la sépulture d'Atala] comme de la borne d'où je voulais m'élançer dans la carrière de la vertu."²¹

Adolphe, à la mort d'Ellénoire, ressent la même sensation. L'air lui paraît plus rude, les visages plus indifférents et ses actions n'ont aucun but. Il est un étranger dans le monde. La mort de la femme les éloigne de la réalité des hommes. Il est naturel, le nihilisme surgit.

Le mal du siècle est un phénomène plus complexe qu'on ne croit. Seulement à travers l'étude de la tendance nihiliste du romantisme peut-on comprendre le weltschmerz. La perte des idéals et des croyances initie le processus:

sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous aviez souffert, et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez... et vous aviez le vide dans le coeur

²¹ Chateaubriand, Atala (G-F), p.136.

la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur. 22

Le nihilisme romantique est une sensation, plutôt qu'une philosophie. C'est une prise de conscience graduelle du monde et son néant, menée par la douleur.

Octave confesse qu'il a dans l'esprit une singulière propension à réfléchir à tout ce qui lui arrive, même aux moindres incidents, et à leur donner une sorte de raison conséquente et morale. Mais la méditation n'est pas, chez lui, une qualité ferme et constante. Elle n'est en lui qu'un instant indépendant de sa volonté, et qui le saisit par accès comme une passion violente, nous dit-il.²³

Adolphe vit aussi analysant tout avec son esprit. Graduellement la croyance en la vie est minée. Il tombe sous sa lucidité consciente par un processus de destruction graduelle causé par "cette portion de nous, qui est, pour ainsi dire, spectatrice de l'autre."²⁴ Benjamin Constant suggère que le mal du siècle est causé par cette analyse perpétuelle, qui place une arrière-pensée à côté de tous les sentiments, et qui les corrompt dès leur naissance.

Grâce à cette sensibilité exacerbée romantique, le cri éternel du genre humain—l'éphémérité de la vie—se transforme en la manifestation d'une maladie métaphysique. D'abord, Amélie demande

²² Musset, Confession, p.13.

²³ Ibid., p.94.

²⁴ Constant, Adolphe, p.22.

à René: "Qu'est-ce donc que l'homme dont la mémoire périclit si vite?"²⁵ René se demande aussi devant la statue de Charles II, à Londres, et se répond lui-même que la terre a été renouvelée par le passage du temps.

L'homme romantique ressent la fugacité du temps qui l'enveloppe. Lamartine écrit dans son poème "Le Lac", ces vers: "Le temps m'échappe et fuit". En vain voudrions nous l'arrêter car il "n'a point de rive;/ il coule et nous passons."

Il y a deux attitudes envers cette fuite du temps: la première, celle de la plupart des romantiques, est le regret; et la seconde, celle de Vigny qui, en appelant le temps "bonté consolatrice", le bénit pour avoir emporté ses pleurs et ses souffrances.

Selon la première position l'homme est une race éphémère et fugitive. A cette conception de l'homme, on lie davantage la notion de douleur. L'avenir est un mystère. On ignore la destinée de l'homme. Il n'y a de certain que la mort. La vie alors devient "un réveil d'un moment", un court étonnement. La situation de l'homme désespéré et incertain s'exprime dans l'image de la vie en tant que "labyrinthe sans clef".²⁶ On est condamné à errer à jamais par les couloirs funestes du monde.

Ainsi arrive-t-on à cette définition négative de l'homme.

²⁵ Chateaubriand, René (G-F), p.165.

²⁶ Alphonse de Lamartine, "Pourquoi mon ame est-elle triste?", Anthologie de la Poésie française (New York: Pantheon Books, 1949), p. 364.

Puisque la vie n'est qu'un rêve, qu'une étincelle, Chateaubriand s'adresse à l'homme en ces termes:

Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux; tu n'existes que par le malheur; tu n'es que l'âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée! 27

Il est naturel que l'homme pense que la vie est un mot que Dieu prononce avec mépris.

L'homme désespère. La mort qui l'attend à la fin du cours du temps ôte le sens à la vie. Lamartine demande à l'homme:

Que peut-tu semer sur la rive
De ce torrent qui fuit toujours?

L'idée de la mort fortifie l'indifférence qu'Adolphe ressent vers tout. L'homme révolté de Camus refuse la conséquence que la mort apporte: "si rien ne dure, rien n'est justifié, ce qui meurt est privé de sens."²⁸ Par un raisonnement semblable, Adolphe trouve qu'aucun but ne vaut la peine d'aucun effort.

Alors, on voit la vie comme une longue suite d'efforts inutiles. On se révolte contre la misère de la vie, comme si la vie ne devait pas finir. Si on ne peut pas prolonger la durée, vaut-il la peine de la disputer? Adolphe prend l'attitude d'une indifférence totale, "spectateur indifférent" et immobile d'une existence fugitive.

Hugo ressent aussi la futilité de la vie. Il se demande quel peut être après tout le but de tout ceci. Lamartine paraît

²⁷ Chateaubriand, Atala (G-F), p.143.

²⁸ Albert Camus, L'Homme Révolté (Paris:Gallimard, 1961), p.129.

entendre Hugo et lui répond tout simplement: la vie est une question sans réponse.

En cherchant le sens de la vie, Hugo pense à quel vaudrait mieux d'être: un homme ou une chose. Remarquons qu'en ce moment-là, Hugo est en train de nier l'âme chrétienne qui n'apporte rien sauf la douleur. Ne nous en rappelle pas l'en-soi? Mais il faut vivre et "traîner d'aurore en aurore/ Ce fardeau renaissant du jour."²⁹

Alors, cet homme lassé de tout, qui ne croit à rien, regarde autour de lui et voit le monde, "fange en palais pétrie, hélas! mais toujours fange."³⁰ La terre n'offre rien qui soit digne de nous.

Le nihilisme subjectif de l'homme romantique a de divers degrés. Octave ressent amèrement le vide de sa vie et la pauvreté de ses mains. En essayant d'expliquer le mal du siècle, il décrit le désenchantement, ou si l'on veut, la désespérance de la jeunesse. Il dit que c'était comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. L'homme en entendant: "A quoi crois-tu?", répondait: "A rien."³¹ Néanmoins, Octave lui-même dit plus tard que le cœur de l'homme, quand il a dit: "Je ne crois à rien, car je ne vois rien", n'a dit son dernier mot. En effet, Musset croit à l'espérance et bénit Dieu.³²

²⁹ Lamartine, "Pourquoi", Anthologie, ed. Gide, p.365.

³⁰ ibid., p.364.

³¹ Musset, Confession, p.14.

³² ibid., p.74.

La situation de René est semblable. Il sent qu'il lui manque quelque chose pour remplir le vide de son existence et sur l'Etna prononce les mots:

C'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme à mes côtés. 33

De nouveau, c'est la religion qui le sauve. N'oublions pas que le court roman René faisait partie du Génie du Christianisme pour en illustrer le chapitre sur le "vague des passions."

Oberman incarne le nihilisme romantique sous sa forme la plus profonde. Etienne Pivert de Senancour peint le vide inexprimable et le néant qui l'entourent. Oberman n'est pas soutenu par une foi religieuse. Le mal du siècle, chez lui, vient de l'âme bien plus que du cœur.

Le refus hostile du christianisme le réduit à chercher un apaisement à son inquiétude dans les visions de Swedenborg, selon qui, l'être intérieur se libère de l'être extérieur et ainsi l'homme accède à l'état d'esprit pur, comme remarque Michard.

Mais cependant, rien ne peut combler son insatisfaction. Il fuit le présent et l'avenir ne lui offre rien. C'est la futilité qui rend Oberman misérable. Il ne sait pas ce qu'il veut, mais il a le désir d'être différent de ce qu'il est, d'être capable d'espérer, de découvrir le sens de tout. Néanmoins, Oberman aboutit à une sorte de sagesse désabusée.

33 Chateaubriand, René (G-F), p.155.

La sagesse de l'homme romantique a été exprimée par Vigny, dans son Journal d'un poète: "il faut surtout anéantir l'espérance dans le coeur de l'homme. Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même."³⁴

Alfred de Vigny réagit plus énergiquement que les autres romantiques. Il se révolte contre Dieu qui, pour lui, est cruellement indifférent aux misères humaines. Vigny voit la vie comme une maladie temporelle, comme une prison d'où seul la mort délivre. Mais il n'a pas tout à fait nié le bonheur; et, cependant, il écrit dans le même Journal: "Si le bonheur n'était qu'une bonne heure?"

Les raisons de la mélancolie de Vigny ne sont pas difficiles à trouver: le sentiment de la solitude, des souvenirs d'enfance, mais la plus profonde est le manque de foi et d'espoir. Vigny est le poète romantique dont la révolte religieuse est la plus violente.

Si le Ciel nous laisse comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.³⁵

D'une autre part, le désir religieux insatisfait est aggravé par son sentiment de pitié. Vigny "aime la majesté des souffrances humaines." C'est dans ce sens de solidarité qui naît dans les chaînes que Camus voit en lui le sens de la révolte positive.

³⁴ Alfred de Vigny, "Le Journal d'un poète", XIX^e siècle, Lagarde et Michard, éditeurs (Paris: Bordas, 1961), p. 152.

³⁵ Vigny, "Le Mont des Oliviers", Oeuvres Complètes, vol. I (Paris: Gallimard, 1964), p. 156

Les mystères de la religion transcendente ont disparu. Le scepticisme produit l'indifférence qui à sa fois mène souvent à l'inertie. L'écroulement de l'univers tout entier cause un malaise indéfinissable; mais laissons parler Octave:

J'avais reçu un coup si violent et en même temps si prolongé que j'en étais resté comme un être purement passif, et rien en moi ne réagissait! 36

D'ailleurs, cette passivité conduit à un état psychologique où il n'y a que de la langueur dans toutes les actions, mais avec une amertume poignante qui ronge intérieurement. L'homme retombe sur lui-même. C'est alors que l'individualisme devient un problème. Les hommes qui vivent si profondément et intensément dans eux-mêmes perdent les liens qui les attachent aux autres.

L'énergie qui se consume dans un coeur solitaire révèle et accentue le sentiment du vide. La subjectivité extrême devient donc un néant absolu. L'homme se renferme de plus en plus dans lui-même et se perd dans un abîme intérieur. Octave manifeste ce sentiment parfaitement.

Comme ces derviches insensés qui trouvent l'extase dans le vertige, quand la pensée, tournant sur elle-même, s'est épuisée à se creuser, lasse d'un travail inutile, elle s'arrête épouvantée. Il semble que l'homme soit vide, et qu'à force de descendre en lui il arrive à la dernière marche d'une spirale. 37

L'homme désespéré cherche quelque chose de solide dans lui-même,

36 Musset, Confession, p.128.

37 Ibid., p.270.

mais ne le trouvant pas, il voudrait s'élançer au dehors. Là, il ne trouve que ses propres chimères.

Ainsi nous rencontrons une inversion de valeurs. La raison a cédé tout à fait à l'âme. Le doute de Descartes s'est transformé en un simple: "Je m'apercevais qu'il n'y avait de vrai que ma douleur."³⁸ Le héros romantique transforme donc le "cogito, ergo sum". C'est maintenant un "Je souffre, donc je suis".

³⁸ Musset, Confession, p. 56.

CHAPITRE II

LA MALADIE

L'individualisme exacerbé éloigne l'homme romantique de ses semblables. D'ailleurs, les circonstances l'entraînent à se renfermer dans lui-même. Laissons parler Octave: "L'homme, abandonné alors par les objets extérieurs, retombe sur lui-même; il s'entend vivre."¹ Ainsi, l'homme se plonge de plus en plus dans son MOI.

Il abandonne la société parce qu'il n'y a point d'accord entre les besoins de l'âme romantique et les choses que la société a faites. Cette retraite accroît la tendance à l'introspection. Il est naturel qu'à la fin l'homme ne soit capable de communiquer qu'avec lui-même. Il y a un moment quand les objets ne semblent plus frapper ses sens. L'homme est isolé des choses et des hommes. La conception de l'homme en tant qu'étranger dans un exil physique et symbolique est commune dans la littérature romantique.

Joyce O. Lowrie dans son article sur Atala essaie de montrer la position privilégiée que Chateaubriand donne aux thèmes d'exil et royaume. Par exemple, Chactas a connu l'exil dans une culture étrangère, celle de France. A son retour en Amérique, il reste isolé de ces compatriotes par son aveuglement. Il raconte sa vie à un autre exilé, René, et pendant la narration tous les deux

¹ Musset, Confession, p. 116.

s'assoient sur "la poupe de la pirogue", qui est séparée symboliquement de la terre.²

Dès le début du roman, Chactas est un exilé. Après la mort de son père, on le mène à Saint Augustin où Lopez lui offre un asile. Néanmoins, Chactas a besoin de retourner à sa vie d'indien et bientôt il est pris par les Muscogulges (Muskogees). L'action du roman est l'histoire de la fuite de Chactas et Atala, qui l'a délivré de sa propre tribu. Atala est aussi "une fille de l'exil" car son père n'était pas du pays des palmiers.

Pendant leur fuite, Atala chante à la patrie absente et se plaint de ne jouir pas du bonheur de ceux qui "ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères." Les termes qu'elle emploie pour décrire ce bonheur ne font qu'accentuer son sentiment d'étrangeté.

A la fin, Atala meurt. Elle confesse à Chactas:

... si j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné à toute une vie de repos dans ma patrie.³

Dans l'"Epilogue", nous rencontrons les derniers des Natchez, exilés à la recherche d'une patrie. Chateaubriand, lui, s'écrie: "... j'erre, ainsi que vous à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères."⁴

² Joyce O. Lowrie, "Motifs of kingdom and exile in Atala", The French Review, 43, No. 5 (1970), p. 755.

³ Chateaubriand, René (G-M), p. 127.

⁴ ibid., p. 144.

Plusieurs romans présentent ce thème sur un niveau physique. René, dès son enfance, est exilé. Il quitte le château paternel à la mort de son père et se retire chez de vieux parents. Puis, il voyage et ensuite, il se réfugie dans un exil champêtre. Plus tard, vers la fin du récit, il s'exile en Amérique du Nord. Le héros de Musset, Octave, cherche un asile dans la campagne et prépare un voyage en Italie avec Madame Pierson mais ils ne l'accomplissent jamais.

Dans Adolphe on rencontre Ellénore dont le père a été proscrit de Pologne et elle avec sa mère est allée chercher un asile en France. Ellénore, à la mort de sa mère, se trouve dans un isolement complet et devient ainsi la maîtresse du comte de P———, situation condamnée par l'église et par la société. Son cercle s'était composé de quelques amis ou parents de son amant avec leurs femmes, tous forcés de la recevoir grâce à l'ascendant du comte.

Adolphe la connaît en Allemagne et tous les deux voyagent en Pologne, où Adolphe est maintenant "l'exilé". Mais, même dans sa patrie, Ellénore ne cesse pas d'être une étrangère entre ses parents qui, d'ailleurs, ont révélé les erreurs de son passé et elle reste dans une situation fautive.

D'une autre part, l'étrangeté se présente sur un plan symbolique. Chateaubriand dit: "Nous sommes tous voyageurs, nos pères l'ont été comme nous."⁵ Ce "Nous sommes tous" est un

⁵ ibid., p. 141.

commentaire universel, signale Lowrie. L'exil devient ainsi un trait de la condition humaine. L'homme est un étranger parmi les hommes. L'exil physique et l'étrangeté spirituelle se correspondent l'un à l'autre dans l'âme romantique.

Adolphe nous décrit sa situation: "Ce coeur étranger à tous les intérêts du monde, solitaire au milieu des hommes..." Ce sentiment, en lui, naît d'une indifférence fortifiée par sa timidité et sa conscience destructive. Après la mort de sa maîtresse, Ellénore, il écrit: "J'étais libre, en effet, je n'étais plus aimé: j'étais étranger pour tout le monde."⁶

Rousseau exprime aussi la solitude parmi les hommes. Ecoutons Saint-Preux:

J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude effreuse, où règne un morne silence.... Je ne suis jamais seul que quand je suis seul, disait un ancien, je ne suis seul que dans la foule. 7

Remarquons le mot "désert". En effet, l'homme romantique ressent la solitude, mais, dans un sens figuratif, il ressent aussi la sécheresse et aridité de ses relations avec ses semblables. Ce rapport n'offre rien de fécond.

Chateaubriand emploie le même mot. Il avoue qu'il a parcouru quelques régions du globe; mais qu'il a mieux observé " le désert que les hommes, parmi lesquels, on trouve souvent la

⁶ Constant, Adolphe, p.110.

⁷ Chateaubriand, René (Canada: University of Toronto Press, 1964), p.64.

solitude."⁸ En ce cas, l'écrivain compare le désert, comme géographie stérile et solitaire, au monde des hommes.

D'ailleurs, on trouve dans René un écho de la phrase de Rousseau, "vaste désert du monde". René, à son retour en France, s'y trouve bientôt plus isolé qu'il ne l'a été sur une terre étrangère. Il explique: "Inconnu, je me mêlais à la foule: vaste désert d'hommes."⁹

En général, l'exil de l'homme correspond à sa nature. Chateaubriand note que la condition la plus naturelle de l'homme est celle de voyageur. Une certaine inquiétude le pousse sans cesse hors de lui. La phrase déjà citée d'Atala, "Nous sommes tous voyageurs, nos pères l'ont été comme nous" répète le treizième vers du Psaume XXXVIII: "Seigneur, je suis devant vous comme un étranger et un voyageur, de même que tous mes pères l'ont été."¹⁰

Sous l'influence religieuse, le thème de l'exil devient un sujet semblable à celui de la chute. La vie humaine est un stade intermédiaire entre le paradis perdu et le ciel. Ainsi nous rencontrons le conflit le plus essentiel de l'âme romantique: la lutte entre le réel et l'idéal, le fini et l'infini.

La renaissance religieuse est, certes, une des causes du mal du siècle. Madame de Staël remarque la relation entre la religion et le romantisme. Elle oppose le classicisme au roman-

⁸ Ibid.

⁹ Chateaubriand, René (G-F), p. 157.

¹⁰ Cité par Lowrie, "Kingdom and Exile in Atala", Fr. R., p. 759.

tisme en les appelant "les deux ères du monde: celle, qui a précédé l'établissement du christianisme, et celle qui l'a suivi."¹¹

Victor Hugo, dans la préface de Cromwell, en fait la même distinction. Selon lui, avec le christianisme s'introduit dans l'âme humaine

un sentiment nouveau, inconnu des anciens et singulièrement développé chez les modernes, un sentiment qui est plus que la gravité et moins que la tristesse, la mélancolie.¹²

Le processus est logique: l'homme en présence d'une divinité infinie et des événements tels que le déclin de l'empire romain, se replie sur lui-même et commence à prendre en pitié l'humanité. Alors, il réfléchit, comme Chactas, sur la vanité du monde et médite sur "les amères dérisions de la vie". De ce sentiment naît la mélancolie.

[En effet, l'homme romantique regarde autour de lui et se rend compte de la petitesse de tout, même de la vie humaine. Mais il a conscience de l'infini et cette vision l'élève. Néanmoins, il faut vivre ici bas et l'homme ne trouve point un objet digne auquel s'attacher. De ce contraste résulte une "surabondance de vie"; ses pensées se pressent dans l'esprit sans qu'il puisse les changer en actes de volonté, comme exprime Mme de Staël.

¹¹ Staël, "Allemagne", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 17.

¹² Hugo, Cromwell, p. 7.

¹³ Etienne Pivert de Senancour, "Oberman", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 27.

Ce rêve l'empêche de se soumettre aux lois du monde. Oberman nous dit: "Que m'importe ce qui peut finir?"¹³ Le mépris du monde aboutit à une indifférence totale envers l'univers fini. Le héros romantique raisonne: ce qui est fini, n'est rien. René l'explique ainsi: "Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur?"¹⁴

Seul l'homme supérieur peut vivre avec et sublimer le sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée. Madame de Staël analyse l'âme romantique:

Les esprits médiocres sont, en général, assez satisfaits de la vie commune; ils arrondissent, pour ainsi dire, leur existence... mais le sublime de l'esprit des sentiments et des actions, doit son essor au besoin d'échapper aux bornes qui circonscrivent l'imagination. 15

Adolphe a une insurmontable aversion pour ceux qui, pour vivre heureux, travestissent en calculs et en systèmes leurs impuissances et leurs faiblesses. Il aperçoit que les sots font de leur morale une masse compacte et indivisible, pour qu'elle se mêle le moins possible à leurs actions. Ainsi la médiocrité s'affermite par la tranquillité d'esprit qui résulte de l'occupation et de la régularité des affaires. Il avoue:

Lors donc que j'entendais la médiocrité disserter avec complaisance sur des principes bien établis,

¹⁴ Chateaubriand, René (G-F), p.158.

¹⁵ Staël, "De la littérature", XIX^e siècle, ed. Lagarde-Pichard, p.19.

bien incontestables en fait de morale, de convenance ou de religion, choses qu'elle met assez volontiers sur la même ligne, je me sentais poussé à la contredire, non que j'eusse adopté des opinions opposées, mais parce que j'étais impatienté d'une conviction si ferme et si lourde.¹⁶

L'incapacité du héros romantique de s'accorder à un monde qu'il méprise, la discordance et l'insatisfaction qui résultent de sa relation faillie avec la société des hommes, le poussent à se retirer dans lui-même et à nourrir le désir d'un absolu. C'est la mélancolie. Mais l'âme romantique ne s'isole pas pour le seul plaisir d'être malheureuse; elle entretient la mélancolie parce que cette imagination, selon Madame de Staël, "rend heureux un moment en faisant rêver l'infini." La mélancolie est une émotion vague qui recule les bornes de la destinée humaine. L'objet de ce sentiment est un idéal auquel l'homme ne peut ni atteindre ni renoncer.

L'homme romantique n'arrondit point son existence. Il ressemble à l'Antigone d'Anouilh; affamé d'absolu, il s'écrie: "Tout ou rien". Un exemple très clair est le refus d'Octave quand son ami Desgenais voudrait lui montrer un ciel pur, des arbres et des maisons, des hommes qui parlent, boivent, chantent, des femmes qui dansent et des chevaux qui galopent, Octave lui dit:

Tout cela n'est pas la vie, c'est le bruit de la vie. Allez, allez, laissez-moi le repos.¹⁷

¹⁶ Constant, Adolphe, p. 12.

¹⁷ Musset, Confession, p. 39.

On refuse la vie terrestre au nom d'un infini qu'on ne connaît pas. Chateaubriand a bien connu ce sentiment: "Est-ce un instinct indéterminé, un vide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente?" Et il achève: "Homme, si c'est ta destinée de porter partout un coeur miné d'un désir inconnu..."¹⁸

René exprime le même besoin. Il avoue aussi qu'il ignore ce qu'il veut, et pourtant, il est tourmenté. Il est très important d'ailleurs de remarquer qu'ils parlent toujours d'un instinct. Le bien inconnu est au-delà de la raison humaine.

Desgenais essaie de convaincre son ami. Il lui dit que la perfection n'existe pas et que la comprendre est le triomphe de l'intelligence humaine, tandis que "la désirer pour la posséder est la plus dangereuse des folies."¹⁹ Mais Octave rejette cet argument car il ne renonce pas à l'absolu. Souvenons-nous des mots de Nodier: "Que sais-je, infortuné qu'ils appellent fou... si la nature, en exaltant toutes ses facultés, ne les rendit pas propres à percevoir l'inconnu?"²⁰

Musset affirme qu'il y a deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort: l'une, s'attache à la réalité, c'est la raison; l'autre, a soif de l'avenir et s'élançe vers l'inconnu, c'est la passion. Quand celle-ci emporte l'homme. la raison l'aver-

¹⁸ Chateaubriand, René (U. of T. Press), p. 66.

¹⁹ Musset, Confession, p. 41.

²⁰ Nodier, Contes, p. 21.

tit du danger. Alors, l'homme s'arrête et se dit: "'C'est vrai, je suis un fou; où allais-je?' la passion lui crie: 'Et moi, je vais donc mourir?'"²¹

Le héros romantique est tourmenté par un désir instinctif dont il ignore l'objet. Même si son refus affirme l'existence d'un idéal supérieur, la révolte n'est pas dirigée vers un but fixe, car la raison ne connaît point l'objet. Le "Non" de l'homme romantique suppose donc un "Oui", mais celui-ci est vague et l'action, s'il en résulte, est diffuse.

Nous comprenons alors que l'essence du romantisme est le défi et le refus. A force de n'être capable que de nier la médiocre condition humaine, la révolte romantique semble n'apporter aucun contenu positif. L'âme doit affirmer constamment la situation contre laquelle elle se dresse. Ainsi, la douleur, à ce stade, remarque Camus, ne paraît acceptable qu'à la condition qu'elle soit sans remède.²²

Néanmoins, la révolte négative porte un élément salutaire. Même si l'homme se méfie de la raison, elle lui montre que c'est bien peu de chose qu'un degré de plus ou du moins "sur cette grande échelle pourrie de l'imperfection humaine."²³

Le conflit essentiel de l'âme romantique revêt donc le caractère d'une lutte entre l'abaissement et la pureté. René

²¹ Musset, Confession, p. 10.

²² Camus, L'Homme Révolté, p. 71.

²³ Musset, Confession, p. 43.

sent le besoin de se régénérer, de changer en lui le vieil homme. Il demande: "Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de faire rien de grand, de noble, de juste?"²⁴

L'âme romantique identifie la pureté et l'innocence; c'est-à-dire, l'ignorance du mal. Par exemple, Octave s'écrie: "Hélas! hélas, Mon innocence! hélas! hélas! les jours d'autrefois!"²⁵ La roche sur laquelle lui et Mme Pierson se sont déclarés leur amour, reste pour Octave le seul autel pur de leur relation, comme un fantôme vêtu de blanc.

Il est naturel que l'homme ressente de la nostalgie pour la vie du bon sauvage qui a conservé toute sa pureté primitive. Le désir de se purifier explique aussi le goût pour les paysages vierges. Mais, plus important encore, on trouve que l'âme romantique rattache souvent le sentiment de pureté aux souvenirs d'enfance.

Chateaubriand compare le matin de la vie au matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. On rencontre souvent le désir de se rajeunir. Lamartine revient au vallon où il a passé son enfance pour y trouver un asile. Il l'appelle "berceau de mon enfance".

Dans la pièce On ne badine pas avec l'amour, Camille dit à

²⁴ Chateaubriand, René (G-F), p. 157.

²⁵ Musset, Confession, p. 267.

Perdican: "... les souvenirs d'enfance ... cela m'ennuie." Perdican lui répond: "Pauvre enfant! Je te plains sincèrement."²⁶ En outre, Musset dans son poème "Souvenir" se sent redevenir enfant tout en regardant sa "vallée amie".

D'autre part, l'âme romantique rapproche parfois, à travers le désir de la pureté, les souvenirs d'enfance à l'amour de la femme idéale. Amélie incarne alors, pour René, tout ce qu'il y a de beau, de pur et d'innocent dans le monde d'enfance.

Mais l'homme romantique ne jouit pas de cette paix. Au contraire, il se considère toujours un être double ou dans un état intermédiaire: fou ou raisonneur, pécheur aspirant à la pureté; ou un être condamné pris entre le passé et l'avenir, le monde fini et l'infini, l'Europe et l'Amérique. Chactas dit à René: "Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage; tu vois en moi l'homme sauvage que le grand Esprit ... a voulu civiliser."²⁷ L'homme est dans une situation fautive. Musset résume ce sentiment: "Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux."²⁸

Le héros se complait dans cette lutte intérieure parce qu'elle féconde. Lamartine parlant du poète dit que "pour tout peindre, il faut tout sentir." L'art devient ainsi le reflet de ce combat. D'ailleurs, Guy Michaud croit que l'art consiste à élever le vrai à la puissance idéale; le réel ne sera présenté que repensé

²⁶ Musset, On ne badine pas, p. 20.

²⁷ Chateaubriand, Atala, p. 77.

²⁸ Musset, "Rolla", Anthologie, Gide, p. 460.

sur le plan philosophique.²⁹ Le poète, par la richesse de son âme, peut alors se dresser sur l'humanité.

En effet, l'écrivain est éclairé d'une lumière céleste. Il incarne l'aspiration vers l'idéal. La Muse "descend du haut des cieux" et c'est à lui qu'elle s'adresse: "Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu."

Ainsi, le poète concentre dans son coeur, selon une image de Lamartine, les rayons de la nature entière et de ce soleil qui pour Chactas et Atala signifie le bien désiré. Mais l'homme rencontre alors la solitude affreuse du génie. La mission dont Dieu lui a fait honneur l'isole de l'humanité. Il dit au seigneur:

Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre,
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?³⁰

Et cependant, pour la plupart des romantiques, une inévitable desillusion suit leurs désirs infinis. La souffrance du MOI a été manifestée par Rousseau quand il décrit son état d'âme pendant l'adolescence. Il était inquiet, mécontent de tout et de lui-même, sans goût de son état, dévoré de désirs dont il ignorait l'objet, pleurant sans sujet de larmes, enfin caressant ses chimères faute de rien voir autour de lui qui les valût. René ressent la même maladie. Son humeur est impetueuse et son caractère

²⁹ Guy Michaud et Ph. Van Tieghem, Le Romantisme (Paris: Hachette, 1968), p. 155.

³⁰ Vigny, "Moïse", Oeuvres Complètes, p. 8.

inégal. Le résultat est une vie amère, inquiète et découragée.

Seul Dieu peut remplir ce vide inexplicable et tant qu'on ne le trouve, comme Pierre Reboul a noté, un ennui conquiert l'âme et le corps. Cette lassitude restitue à la personne la malade unité d'un taedium vitae métaphysique. René confesse :

Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance, revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.³¹

Le héros romantique incarne l'homme du ressentiment de Scheler et l'homme révolté de Camus. Nous avons remarqué comme l'âme jouit d'une énergie surabondante, principe de la révolte, mais par l'impuissance, cette force se transforme dans une sécrétion néfaste, en vase-clos. Le révolté devient alors une victime du ressentiment que Scheler définit comme une auto-intoxication.

L'esprit supérieur de l'homme parfois fracture l'être et l'aide à déborder. Mais ce sont des éclosions temporelles qui, après la descente de l'enthousiasme, laissent voir le vide. L'âme réclame le bien idéal et refuse l'humiliation. Les romantiques se révoltent contre la condition humaine et parfois arrivent à vouloir égaler Dieu. Et pourtant la déchéance les mène à un état purement passif.³²

³¹ Pierre Reboul, "Préface", dans René (G-F), p. 23

³² Camus, L'Homme Révolté, p. 30.

L'âme romantique ressent alors une nausée instinctive. Octave éprouve une sorte d'étourdissement par le contraste entre sa vie intérieure et son existence extérieure, symbolisée par un état. Ce passage, assez long, est l'exemple le plus frappant de cette nausée. Octave entre dans un cabaret et

Comme elle parlait, je levai les yeux. Peut-être fut-ce l'ivresse qui me trompa; je ne sais si j'avais mal vu jusqu'alors, ou si je vis mal en ce moment; mais je m'aperçus tout à coup que cette malheureuse portait sur son visage la ressemblance fatale de ma maîtresse. Je me sentis glacé à cette vue. Il y a un certain frisson qui prend l'homme aux cheveux; les gens du peuple disent que c'est la mort qui vous passe sur la tête, mais ce n'était pas la mort qui passait sur la mienne.

C'était la maladie du siècle, ou plutôt cette fille l'était elle-même; et ce fut elle qui, sous ces traits pâles et moqueurs, avec cette voix enrouée, vint s'asseoir devant moi au fond du cabaret. 33

Certes, le mal du siècle n'est pas le soupir d'un enfant pleurnicheur. C'est la prise de conscience instinctive du vide intérieur et du néant qui l'entoure.

33 Musset, Confession, p.69.

CHAPITRE III

L'EVASION

Alfred de Musset écrit qu'il "est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé."¹ En prononçant ces mots, il exprime un sentiment infini de désenchantement. René révèle le même épouvantable souhait. Il voudrait éprouver un malheur, pour avoir du moins un "objet réel" de souffrance.²

Ces désirs sont la manifestation d'une langueur qui résulte de la désespérance, telle qu'Octave l'aperçoit:

Je me précipitai vers ma fenêtre ouverte:
"Est-ce donc vrai que tu es vide? criai-je
en regardant un grand ciel pâle qui se dé-
ployait sur ma tête. Réponds, réponds! Avant
que je meure, me mettras-tu autre chose qu'un
rêve entre ces deux bras que voici?"³

La douleur devient alors "l'objet réel" auquel on pourrait s'attacher. "Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments; tant mon coeur est naturellement pétri d'ennui et de misère!"⁴ Chateaubriand peut donc s'adresser à l'homme et lui dire: "Tu n'existes que par le malheur."⁵

Le mal du siècle est la misère d'une âme qui s'agite dans le vide, soit qu'elle se complaise dans son supplice, soit

¹ Musset, Confession, p.17.

² Chateaubriand, René (G-F), p.162.

³ Musset, Confession, p.59.

⁴ Chateaubriand, René (G-F), p.171.

⁵ Chateaubriand, Atala, p.143.

qu'elle veuille sortir et s'échapper d'elle-même, soit qu'elle aspire, au contraire, à absorber en elle l'univers tout entier.⁶

Quand ce sentiment de dégoût morne et terrible commence à fermenter dans les coeurs, les âmes cherchent ailleurs le salut. D'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plient la tête en pleurant; ils s'enveloppent de rêves maladifs, et l'on ne voit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'autres hommes, par contre, tâchent de se guérir, de conquérir son malaise. Ils se jettent dans la religion, la nature, l'amour, et, à son défaut, la débauche.

Musset résume les deux attitudes générales: "Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, l'autre du corps."⁷ Le sanglot de l'âme, c'est la volupté de la mélancolie, dont Senancour parle. L'homme cherche le plaisir dans sa douleur. Il y en a plusieurs raisons.

Pour Senancour, la plus durable des jouissances du coeur, c'est la mélancolie. Cette tristesse a un charme voluptueux qui mène l'homme "à vivre de ses douleurs et [à] s'aimer dans le sentiment de sa ruine."⁸

Ce plaisir maladif naît d'une prise de conscience très aiguë du désespoir, parce qu'on sent soi-même qu'on est arrivé au bout. Parfois, on porte ce sentiment de jouissance jusqu'à un degré

⁶ Pellisier, Mouvement Littéraire, p. 89.

⁷ Musset, Confession, p. 15.

⁸ Senancour, "Oberman." XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 28.

de volupté profonde, rayonnant la folie sensuelle.

Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.⁹

L'attitude d'Octave semble encore plus pathologique. Il descendait jusqu'au fond de son cœur pour le sentir se tordre et se serrer. Il enfonce de sa propre main l'aiguillon que le monde lui a mis au cœur. Cela lui cause une volupté étrange qu'il veut sentir plus profondément.

Bien qu'il semble gratuit, ce plaisir de l'âme romantique était de fait nourri délibérément comme un trait essentiel qui distinguait l'homme supérieur du commun. L'âme se complaît dans son supplice et son ennui car seul l'homme sensible éprouve cette imagination mélancolique. L'homme supérieur se soumet avec effort aux lois de la vie et des hommes. René, espérant trouver de quoi calmer son inquiétude, cherche le monde des hommes. Il raconte: "Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société."¹⁰ Rapetisser, dit-il; la conscience de supériorité est évidente.

Madame de Staël affirme cette supériorité en écrivant que "le dégoût de l'existence peut inspirer de grandes beautés de sentiment; c'est d'une certaine hauteur que tout se contemple."

⁹ Chateaubriand, René, p. 171.

¹⁰ ibid., p. 157.

Plus tard, elle ajoute:

A l'époque où nous vivons, la mélancolie est la véritable inspiration du talent: qui ne se sent pas atteint par ce sentiment ne peut prétendre à une grande gloire comme écrivain.¹¹

Or, le héros romantique aime éprouver même une douleur extraordinaire puisque cela nourrit l'image si chère à lui d'être une créature signalée par le destin. Selon René, on jouit de ce qui n'est pas commun, même si cette chose est un malheur.

La douleur est la part de l'homme que lui, le héros, veut faire respecter. La douleur, qu'Octave appelle "sainte et ar-freuse", est, pour lui, l'unique sauvegarde contre la corruption. Il lui paraît incroyable que ce ne soit plus à son amour qu'on insulte, mais que ce soit à sa souffrance. L'âme romantique met alors son désespoir au-dessus du reste et le proclame préférable à tout.

L'homme obstiné de maintenir ce qui peut l'être encore dans un monde voué à la mort, dit Camus, cherche une solution dans l'attitude. C'est ainsi que le romantisme inaugure le culte du personnage. L'auteur de L'Homme Révolté pense que "l'attitude rassemble dans une unité esthétique l'homme livré au hasard et détruit par les violences divines."¹²

¹¹ Madame de Staël, "Littérature," XIX^e siècle, Lagarde-Richard, p. 20.

¹² Camus, L'Homme Révolté, p. 72.

Le héros romantique, sous cette conception, devient un dandy, dont la devise est, comme pour Baudelaire, "Vivre et mourir devant un miroir." Le dandy ne peut donc se poser qu'en s'opposant; il est forcé d'étonner toujours, de réveiller l'attention de l'homme.¹³ Or, souvenons-nous que l'essence du romantisme était le défi de la condition humaine et l'affirmation constante de la douleur. Les mots de Chateaubriand, déjà cités, prennent ainsi sa signification complète: "Homme tu n'existes que par le malheur."

L'idée exprimée par la phrase "All the world's a stage" est très vieille. Mais le romantisme va plus loin. Musset ne dit pas que l'homme joue un rôle mais qu'il s'épuise de fatigue pour se prouver qu'il joue un rôle et qu'il ne sait pas quoi s'aperçoit de lui.

Les âmes qui réagissent de cette façon restent des proies irrémédiables à la maladie du siècle. Le feu inextinguible qui les consume vient du dedans parce que l'homme romantique souffre de la propre conscience.

D'une autre part, il y a les âmes qui cherchent la guérison et font n'importe quel effort. Lassées d'inutiles jours sur la terre, quelques unes se tournent vers les monastères. Là "se retirèrent des malheureux trompés par le monde, ou des âmes qui aimèrent mieux ignorer certains sentiments de la vie, que de s'expo-

¹³ Camus, L'Homme révolté, p. 73.

ser à les voir cruellement trahis."¹⁴ La dernière attitude est représentée par Camille dans la pièce On ne badine pas avec l'amour. Musset nous offre une jeune fille dont une amie au couvent lui a tellement dit de mal des hommes qu'elle a peur de l'amour et préfère rentrer au couvent.

René et Amélie, sa soeur, cherchent à y cacher leurs vies. Le calme et le silence des monastères attirent René, desquels il dit:

Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au coeur le vague sentiment d'infortune et l'espérance d'un abri; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.¹⁵

La renaissance religieuse n'est pas, certes, un triomphe du catholicisme dogmatique, mais l'avènement d'un christianisme tout sentimental. Saint-Pierre écrit: "Il raisonnent peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile."¹⁶

Atala sert à montrer les harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature, signale Lanson. En effet, la messe offerte par le Père Aubry est plus émouvante parce que l'église est le désert sous l'atmosphère d'or et rose de l'aurore; parce

¹⁴ Chateaubriand, Atala, p. 64.

¹⁵ Chateaubriand, René (G-F), p. 151.

¹⁶ Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie (New York: Henry Holt and Company, 1897), p. 41.

que l'autel est un rocher; le sacrificateur, un vieil ermite; et, l'assistance, des innocents sauvages.¹⁷

Ce christianisme se traduira par l'amour des églises et ruines de bâtiments religieux, chez Nodier; par les effusions de foi et d'amour, chez Chateaubriand et Lamartine; par des larmes de désespoir, chez Musset; ou même par des blasphèmes, chez Vigny: "toujours par le généreux souci de ce monde idéal et divin dont les mystères ont pour organe la voix de poète."¹⁸

La religion présente trois aspects à l'âme romantique: un moyen de purification, un rayon d'espoir et un aliment à ses besoins d'infini. Le premier n'est pas très fréquent. René, en sortant du monastère, dit qu'il sortit comme "de de lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste."¹⁹ Octave, un instant, a le désir de faire comme les moines, et de se meurtrir pour vaincre les sens.

Néanmoins, l'aspect religieux qui attire le plus souvent est celui qui offre un abri à l'âme. Les êtres profondément troublés ont besoin de s'attacher à quelque croyance et la religion les délivre du sentiment d'anarchie dont ils souffrent. Chactas et Atala bénissent la Providence qui a mis l'espérance au fond des coeurs ulcérés par le chagrin. Pour eux la religion est une lumière consolatrice dans la vie.

¹⁷ Chateaubriand, Atala, p. 111.

¹⁸ Pellisier, Mouvement Littéraire, p. 84.

¹⁹ Chateaubriand, René (G-F), p. 170.

Plus important encore est la satisfaction de la soif d'infini. Selon Victor Hugo le christianisme est la source la plus féconde des inspirations poétiques et la plus haute forme de la pensée humaine. Chateaubriand note que le "chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici bas dans une vallée de larmes, et qui ne repose qu'au tombeau."²⁰ En outre, dans la tombe il y a une grande vision d'éternité. La religion vient donc à offrir à la conscience l'aliment pour remplir le vide et la mort est l'indice de notre immortalité.

Certes, parfois on ne trouve dans la religion l'asile cherché. C'est surtout dans l'oeuvre de Vigny et Musset qu'on rencontre l'épouvante des ténèbres sans Dieu, en opposition aux ravissements fervents de Victor Hugo.

"Soit inconstance naturelle", pense René, "soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins; je me résolus à voyager."²¹ Le voyage, comme manière de s'échapper, est situé sur deux plans: le physique et le temporel. L'exotisme littéraire de saint-Pierre, Chateaubriand et Hugo répond à l'évasion physique. L'intérêt aux ruines gothiques et du moyen âge est représentatif de la fuite temporelle.

René par ses voyages s'évade physiquement et temporellement. D'abord, il visite les ruines des civilisations anciennes, mais elles ne lui offrent que des cercueils. "je voulais voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs

²⁰ Chateaubriand, Atala, p. 63.

²¹ Chateaubriand, René (G-F), p. 152.

que les races évanouies."²² Et cependant, les hommes ne l'apprennent rien. René ne trouve pas le salut parce que "le passé et le présent sont deux statues incomplètes: l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir."²³

A la fin, il accomplit le songe idéal des romantiques depuis Rousseau. Il voyage en Amérique et retourne à l'âge primitif, auprès du bon sauvage. Il s'adresse aux indiens de la Louisiane:

Heureux sauvages! Oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil.²⁴

Le romantisme, sous ce point de vue, devient une nouvelle formulation du mythe de l'Age d'Or de l'humanité qu'on trouve dès la légende de Kakaravantin dans l'Inde et qu'on rencontrait avec le mouvement "hippy".

En effet, l'évasion temporelle a une relation étroite avec la renaissance de l'émotion religieuse, et, à travers le christianisme, un parallèle s'établit entre le bon sauvage et la recherche de pureté et du paradis perdu. La nostalgie pour l'ingénuité des premiers âges s'est liée ainsi avec l'influence religieuse et le retour vers le moyen âge chrétien et l'origine

²² Chateaubriand, René (G-F), p. 153.

²³ Ibid., p. 154.

²⁴ Ibid., p. 155.

nationale.

Un autre aspect de l'évasion, en ce cas-ci mentale, mais semblable au voyage parce qu'on sort de soi-même, c'est la mythomanie. Elle est rare, mais Octave l'exprime ainsi:

Lorsque j'avais réellement fait ce que je racontais, je ne sentais que de l'ennui; mais, lorsque j'inventais quelque folie, comme une histoire de débauche ou le récit d'une orgie à laquelle je n'avais pas assisté, il me semblait que j'avais le coeur plus satisfait, je ne sais pourquoi.²⁵

Octave ignore pourquoi le mensonge lui satisfait parce que c'est un recours inconscient. La mythomanie répond à un besoin d'évasion. Par les mensonges l'homme anéantit la réalité et peut se réfugier dans un monde qu'il a créé lui-même, le monde de ses chimères.

Une autre façon de s'évader peut être, par contre, prendre un état; c'est-à-dire, trouver une situation auprès des hommes dans la société. L'homme ainsi établi acquiert des devoirs envers les autres et l'individualisme agressif tend à disparaître. La solitude, d'ailleurs, augmente l'ennui. René cherché dans la société le remède contre son sentiment d'étrangeté. Mais, il est traité "partout d'esprit romanesque"; il confesse: "honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer..."²⁶

Octave croit aussi que la société présente presque toujours

²⁵ Musset, Confession, p. 98.

²⁶ Chateaubriand, René (G-F), p. 157.

le remède puisque, par exemple,

un homme qui a son existence réglée, les affaires au lever, les visites à telle heure, le travail à telle autre ... Ses occupations et ses pensées sont comme des soldats impassibles rangés en bataille sur une même ligne; un coup de feu en emporte un, les voisins se resserrent, et il n'y paraît plus.²⁷

En effet, Octave trouve la guérison dans la routine d'une vie calme et régulière. L'exactitude ponctuelle offre un charme infini à son cœur. Remarquons que René éprouve la même sensation. Il avoue que s'il avait encore la folie de croire au bonheur, il le chercherait dans l'habitude.²⁸

Et cependant, Octave ne se jette pas dans la société des hommes parce qu'elle est "un repaire de vices et d'hypocrisie." D'autre part, René, avec sa conscience de supériorité, ne peut pas rester longtemps dans l'ordre commun de l'humanité. Il remarque qu'il donnait plus qu'il ne recevait.

Ils prennent alors la résolution de s'isoler complètement. Cette vie obscure et indépendante plaît à René, mais bientôt il se fatigue de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Octave et lui expriment le même sentiment de solitude insupportable dans les villes. Chateaubriand écrit dans son Essai sur les révolutions:

Un infortuné parmi les enfants de la prospérité

²⁷ Musset, Confession, p. 36.

²⁸ Chateaubriand, René (G-F), p. 158.

ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante; chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour; le plus souvent même il ne sortira que la nuit.²⁹

Selon lui, l'infortuné s'aventure hors de sa retraite seul lorsque la brume commence à confondre les objets. L'homme gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté. Charles Nodier commence son conte "Une Heure ou la vision" disant qu'avec un cœur plein d'amertume, il cherchait la solitude et la nuit. Mais il ne commençait pas sa promenade qu'après que onze heures du soir étaient sonnées.³⁰

Le héros romantique décide donc d'achever sa vie dans un exil champêtre. Octave va à la campagne où il espère trouver le calme. Il se lance à la chasse, il fait des armes jusqu'à perdre haleine, il se brise de fatigue, et lorsqu'après une journée de sueur et de courses, il arrive chez lui, il crie: "Fantôme, fantôme! es-tu las aussi? me quitteras-tu quelque nuit?"³¹

Mais tous ses efforts sont vains; la solitude le renvoyait à la nature, et la nature à l'amour, dont il voulait s'échapper. René rapproche aussi toutes les deux. La solitude absolue et la nature le plongent dans un état presque de frénésie.

Le sentiment de la nature est un des traits essentiels du

²⁹ Chateaubriand cite par Finch, René (U. of T.), p. 65.

³⁰ Nodier, Contes, p. 15.

³¹ Musset, Confession, p. 61.

romantisme. Depuis Rousseau, la nature incarne ce qu'il y a de bon dans l'univers. Ainsi peut-il dire:

Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme.... il bouleverse tout, il défigure tout, il aime la difformité, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature.³²

Cette opposition entre civilisation et nature est reprise par Bernardin de Saint-Pierre dans son Paul et Virginie. Il y attaque les maux et la corruption de la société européenne, et loue la simplicité de la vie auprès de la nature à l'Ile-de-France. Il s'est proposé d'y mettre en évidence que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu.

Desgenais, un personnage de Musset, ne fait que répéter cette idée quand il dit que la civilisation fait le contraire de la nature. Il peint deux femmes: celle de la campagne et celle des villes. Selon lui, toute femme est faite pour être mère. La première suit la vertu et la loi humaine de la famille; à défaut de sensualité, les femmes des campagnards sont saines; "elles ont les mains calleuses, aussi leur coeur ne l'est-il pas."

L'homme des villes, par contre, agit en défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion. La femme de nos villes selon nos moeurs est enfermée; elle flétrit dans le silence des nuits cette beauté qui l'étouffe et ensuite, ne sachant rien, "on la jette dans le lit d'un inconnu qui la viole. voilà le mariage, c'est-à-

³² Rousseau, "Emile", The Age of Enlightenment, p. 556.

dire, la famille civilisée."³³

Il est tout à fait naturel qu'après le développement de la nouvelle sensibilité romantique, et en face des événements tragiques de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, l'homme se soit tourné vers la nature et y ait cherché le salut.

Le sentiment de la nature présente des aspects divers selon les poètes ou écrivains. La plupart d'eux établissent une communion spirituelle entre la nature et leur âme; elle, la nature, par la correspondance avec leurs sentiments leur offre la consolation dont ils ont besoin. Néanmoins, parfois l'homme romantique présente une attitude hostile envers une nature qui se montre indifférente aux misères humaines.

La communion entre le paysage et l'état d'âme de l'homme est évidente dans la préférence pour l'automne. Dans le poème du même nom, Lamartine commence avec des phrases telles que: "bois couronnés d'un reste de verdure" et "feuillages jaunissants", pour achever la première strophe:

Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards. 34

La saison quand tout paraît finir est donc la plus proche à l'homme atteint par le mal du siècle.

Il est très intéressant de noter la réaction fort originale

³³ Musset, Confession, p.47.

³⁴ Lamartine, "L'Automne", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p.98.

de Senancour. Il aime l'automne parce qu'à

la chute des feuilles, la végétation s'arrête, elle meurt; nous, nous restons pour des générations nouvelles, et l'automne est délicieuse parce que le printemps doit venir encore pour nous.³⁵

C'est dans l'éphémérité de la nature qu'il trouve la volupté de la mélancolie. L'homme est un être périssable mais il peut aimer l'idée de la destruction dans ce qui doit cesser avant lui. Par contre, la position la plus répandue est celle de comparer l'éternité de la nature à la brièveté de la vie humaine, tel que Lamartine fait dans "L'Occident":

Roulez dans vos sentiers de flamme,
Astres, rois de l'immensité!
Insultez, écrasez mon âme
Par votre presque éternité!³⁶

Remarquons, d'ailleurs, que n'importe quoi l'homme contemple dans la nature, soit le deuil de son âme, soit le goût d'une pérennité finie; toujours il se voit lui-même. La description de l'automne écrite par Chateaubriand est une des plus représentatives de cette tendance romantique:

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes: j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois.³⁷

³⁵ Senancour, "Oberman", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 28.

³⁶ Lamartine, "L'Occident", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 104

³⁷ Chateaubriand, René (G-F), p. 159.

René s'intéresse à l'effet que la nature a sur lui, à ce qu'elle éveille dans son âme, bien plus qu'à la nature elle-même.

L'imposition du MOI sur le paysage en cause l'idéalisation. La peinture de la nature n'est jamais réaliste ou précise dans la littérature romantique. Lamartine, dans "L'isolement", crée une atmosphère plutôt qu'un lieu réel. On dit "que l'évocation de ces paysages indéfinis et riches en suggestions a pour effet d'accorder secrètement notre sensibilité avec l'état d'âme du poète qui nous révèle ainsi son paysage intérieur."³⁸

Du sommet d'une montagne, au crépuscule, Lamartine regarde un fleuve qui "s'enfonce en un lointain obscur", un lac immobile qui étend ses eaux dormantes, et il entend le son religieux des cloches. Cette description n'est qu'une introduction puisqu'à "ces doux tableaux mon âme indifférent/ n'éprouve devant eux ni charme ni transports", et il ajoute:

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!³⁹

Voici de nouveau Nietzsche qui réduit l'univers entier au MOI intérieur. Le monde n'existe réellement qu'à travers MOI, notion que sous l'influence de la sensibilité romantique deviendrait: le monde n'existe que quand je lui prête mes sentiments.

³⁸ André Lagarde et Laurent Michard, XIX^e siècle, p. 87.

³⁹ Lamartine, "L'isolement", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 94.

Une nature qui s'accorde parfaitement avec l'âme du poète doit être la grande consolatrice quand il en aura besoin. L'homme voit une nature apaisante et amie. Rousseau exprime déjà cette conception dans La Nouvelle Héloïse et dans Les Rêveries d'un Promeneur solitaire. Saint-Pierre, d'ailleurs, écrit:

C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts, comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme.⁴⁰

Il faut noter que l'âme romantique s'accorde avec les paysages sauvages plutôt qu'avec les simples et monotones. Oberman explique qu'il a une terre libre à parcourir mais qu'elle n'est pas assez imposante. Oberman a besoin d'une végétation variée, qui ait de la force et de la profusion. Les formes basses, les terres de plaines et les roches petites ne lui satisfont pas. Il l'avoue: "rien ne m'opprime ici, rien ne me satisfait. Je crois même que l'ennui augmente."⁴¹ Cette prédilection de l'homme romantique s'explique par les agitations et troubles de son âme qui a besoin de s'attacher à un objet extérieur qui la ressemble.

Liée à la conception de la nature en tant qu'asile, est la notion de la fuite du temps. Comme nous avons déjà remarqué

⁴⁰ saint-Pierre, Paul et Virginie, p. 5.

⁴¹ Senancour, "Oberman", XIX^e siècle, Lagarde-Michard, p. 27.

la conscience de la brièveté de la vie humaine rend l'homme amer. Il pense que "c'est bien assez peu de chose d'être un passager d'un jour sur ce navire flottant dans l'ether; c'est bien assez peu d'être un homme, un point noir sur ce navire."⁴² Et cependant, l'homme se rend compte du fait que quand tout change, la nature est la même.

Il la prend donc pour témoin de son bonheur éphémère.

Lamartine s'écrie:

Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

.....
Vous que le temps épargne ou qu'il peu rajeunir...⁴³

L'homme ne se résigne pas à être un simple "voyageur". Il veut laisser une trace sur ce monde. Cette prière à la nature correspond au besoin d'infini qui hante l'âme romantique. A travers la nature, il veut éterniser le plus beau sentiment dont il jouit: l'amour.

Pourtant, parfois, cette même perennité immuable de la nature n'évoque que la froideur et l'indifférence envers l'humanité. Accablé par la douleur, l'homme cherche le répit dans le paysage ami mais il ne trouve point l'apaisement. Alors, Octave dit: "La nature, mère chérie, me semblait plus vaste et plus vide que jamais."⁴⁴ A cette dénomination de "mère chérie"

⁴² Musset, Confession, p. 34.

⁴³ Lamartine, "Le Lac", Anthologie, Gide, p. 361.

⁴⁴ Musset, Confession, p. 36.

la nature répond: "On me dit une mère et je suis une tombe."⁴⁵

Pour Vigny, la prise de conscience de l'hostilité de la nature est encore plus douloureuse. Elle lui dit:

Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs:
.....
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.⁴⁶

Dans son Journal, en 1835, il écrit que la nature est, pour lui, une décoration dont la durée est insolente puisque sur elle agit cet être passager appelé homme.

Hugo ressent aussi l'indifférence de la nature, mais, par contre, il l'explique par la facilité à changer que la nature présente. Il lui reproche l'oubli et l'éphémérité des passions humaines. causée par les métamorphoses de la nature. Dans son poème "Souvenir", il regarde avec pitié les amoureux qui "prirent à témoin de leur joie éphémère/ Un ciel toujours voilé qui change à tout moment." Avant qu'on s'aperçoive, "l'impassible nature a déjà tout repris."

Vigny, en face de cette froide nature, demande la protection de la femme:

Eva.....
Sur mon coeur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature,
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.⁴⁷

45 vigny, "La Maison du Berger", Oeuvres Complètes, p. 131.

46 ibid.

47 ibid., p. 130.

Certes, la nature quoiqu'elle soit apaisante ou cruelle nous renvoie toujours à la femme.

Celle-ci revêt deux caractères essentiels: ou protectrice, comme chez vigny, ou intermédiaire entre l'homme et Dieu. Musset en écrit:

il n'y a pas un peuple sur la terre qui n'ait considéré la femme ou comme la compagne et la consolation de l'homme, ou comme l'instrument sacré de sa vie, et sous ces deux formes, qui ne l'ait honorée.⁴⁸

La femme-protectrice est l'instrument avec lequel le héros conserve intact son monde subjectif et illusoire. Cette peculiarité psychologique est évidente de deux manières. Dans René, elle est apparente dans l'introspection qui aboutit à l'idéalisation du monde de l'enfance. Nous avons déjà remarqué la soif de pureté qui, symbolisée par les souvenirs d'enfance, hante le héros romantique. Amélie partage les rêves de René et alors une sorte d'amour spirituel naît entre eux: "... il faut vous figurer qu' [Amélie] était la seule personne au monde que j'eusse aimé, que tous mes sentiments se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance."⁴⁹ René passera sa vie appelant de toute la force de ses désirs "l'idéal objet d'une flamme future."

D'autre part, l'intimité psychologique et spirituelle que les amoureux atteignent parfois est moins importante que l'isole-

⁴⁸ Musset, Confession, p. 96.

⁴⁹ Chateaubriand, René (G-F), p. 161.

ment de héros dans son monde subjectif. Dans ce dernier cas, la femme devient le centre des idéalizations et aspirations qui forment le monde imaginatif et intérieur de l'homme.⁵⁰

L'autre forme sous laquelle, selon Musset, l'homme a honoré la femme est en tant qu' "instrument sacré" de sa vie. Elle devient ainsi une Beatrice romantique, qui a de "la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie."⁵¹

Cette idéalisation de la femme s'explique par la transcendance religieuse de l'amour. L'homme peut, par l'amour, s'opposer au temps et le défier. Hugo, dans les "Chants de crepuscule", dit que son coeur a plus d'amour que le temps d'oubli. Adolphe explique ce sentiment en disant que, même si l'amour n'est qu'un point lumineux, il semble s'emparer du temps parce que tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, et sur celle qui le suivra.⁵²

A force d'aimer, dit Musset, on sent presque le pouvoir de se rendre immortel parce que le plus grand bienfait de l'amour, c'est sentir profondément qu'on existe, qu'on est homme, créé par Dieu. On éprouve cette sensation même à travers l'amour charnel. Desgenais exprime le degré de sensualité divine:

Si la volupté vous arrache des larmes, si vous sentez sangloter sur vos lèvres des serments

⁵⁰ Gerald Storzner, "Chateaubriand and the 'Fictional confession'", Chateaubriand Today, édité par R. Switzer, pp.125-127.

⁵¹ Chateaubriand, René (G-F), p.162.

⁵² Constant, Adolphe, p.33.

d'amour éternel, si l'infini vous descend dans le coeur, ne craignez pas de vous livrer, fussiez-vous avec une courtisane.⁵³

En effet, l'amour a tellement de pouvoir que, dans un cas extrême, la passion peut emporter l'homme jusqu'au point de nier Dieu même. Atala, par un voeu religieux, ne peut pas aimer Chactas, et elle sent que la Divinité l'arrête dans ses transports. Elle avoue à Chactas, avant de mourir: "... j'aurais désiré que cette divinité se fut anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec le débris de Dieu et du monde."⁵⁴

On identifie donc le sentiment avec l'objet. Mais parfois on fait la distinction. Desgenais dit qu'il se garde de confondre le vin avec l'ivresse et ajoute ensuite: "... ne croyez pas divine la coupe où vous buvez le breuvage divin ... c'est une femme."⁵⁵

Néanmoins, en général, l'amante idéale est, pour l'homme, un être supraterrrestre, presque divin. Les mots prononcés par Elvire dans "Le Lac" sont, selon Lamartine, "des accents inconnus à la terre." La femme est un ange de lumière envoyé par Dieu pour retirer l'homme de l'abîme.

René en l'appelant "Beaute céleste", lui dit: "Je me serais prosterné devant toi; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais

⁵³ Musset, Confession, p. 45.

⁵⁴ Chateaubriand, Atala, p. 119.

⁵⁵ Musset, Confession, p. 45.

prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie."⁵⁶ Adolphe considère Ellénore une créature céleste et il confesse que son amour tenait du culte.

Atala, par l'influence de sa foi, acquiert pouvoirs transcendants et parle avec des esprits invisibles dans l'univers. Plusieurs fois Chactas croit qu'elle pourrait prendre vol envers les cieux. Quand elle meurt la grotte paraît s'illuminer soudainement; on entend dans les airs paroles des anges et le frémissement des harpes célestes. Chactas croit voir "Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne."⁵⁷

Le sentiment de la femme-Beatrice est parfaitement exprimé par Octave quand il confesse à Madame Pierson qu'elle est le seul être humain qui le fasse aimer Dieu.⁵⁸ Mais parfois, même la sublimation de l'amour humain se trouve insuffisante. L'inquiétude d'Oberman ne peut être pas satisfaite par l'amour. C'est l'infini qui le hante et l'amour a des bornes.

D'ailleurs, chez Octave, le mal du siècle a perverti tellement ses relations avec les femmes qu'il ne peut plus aimer. "Ah! malheureux! malheureux! tu ne sauras jamais aimer!", lui dit Mme Pierson. Il répond: "Eh bien! peut-être, oui, je le crois, mais devant Dieu, je sais souffrir."⁵⁹ La souffrance devient ainsi le

⁵⁶ Chateaubriand, René (G-F), p. 160.

⁵⁷ Chateaubriand, Atala, p. 128.

⁵⁸ Musset, Confession, p. 157.

⁵⁹ Ibid., p. 279.

lien entre l'homme et la femme. Plus rare encore est la réaction de Desgenais. Il dit tout simplement: "L'amour n'existe pas."⁶⁰

Quand l'amour n'existe pas, le coeur même est ruiné, anéanti. C'est alors qu'Octave confesse que ce sont ses sens qui agissent; son coeur n'est pour rien là dedans. Le héros romantique, incapable d'amour, comme Adolphe, ou capable seulement d'un amour impossible, comme Octave, souffre de spleen. Camus remarque que cette sorte de héros, s'il veut se sentir vivre, il faut que ce soit dans la terrible exaltation d'un moment désorbité. "Aimer ce que jamais on ne verra deux fois, c'est aimer dans la flamme et le cri pour s'abîmer ensuite."⁶¹ Le héros se jette donc dans le vin et les courtisanes. C'est la débauche ou frénésie.

On ne saurait expliquer la débauche comme moyen d'évasion sans remarquer d'abord la tendance épicurienne romantique qui naît de la conscience de la fuite du temps. Elvire, dans "le Lac", laisse tomber ces mots:

Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
Il coule et nous passons!

Chateaubriand et Vigny expriment le même sentiment.

D'ailleurs, à cette sensualité épicurienne se lie une sentimentalité un peu cynique. Celle-ci est typique d'un héros tel qu'Octave qui dit que dès qu'il ne raillait plus, il pleurait.

⁶⁰ Musset, Confession, p. 49.

⁶¹ Camus, L'Homme Révolté, p. 70.

Or, il cherche apaiser son amertume dans les plaisirs:

Toutes ces souffrances m'inspiraient comme une sorte de rage; ... j'avais envie d'aller dans la rue, dans la campagne, je ne sais où, de me jeter aux pieds de la première femme que je rencontrerais, et de lui jurer un amour éternel. 62

La débauche romantique est donc un rire désespéré bien plus que le résultat d'une dégénération morale.

Octave décrit ainsi l'apprentissage de la débauche; elle "ressemble à un vertige: on y ressent d'abord je ne sais quelle terreur mêlée de volupté, comme sur une tour élevée."⁶³ Pour lui, la débauche franche et hardie est quelque chose qui sent le combat, une apparence de lutte superbe.

Le héros romantique croit trouver l'oubli, sinon la joie mais, "si le premier mouvement est l'étonnement, le second est l'horreur, et le troisième la pitié."⁶⁴ En effet, Octave y trouve ce qu'il y a de plus terrible au monde: l'ennui tâchant de vivre.⁶⁵

En ce moment, la mort qui d'abord n'était qu'un supplice, devient une consolation: la dernière tentative d'évasion. Hugo s'écrie:

Je suis terrassé par le sort.

⁶² Musset, Confession, p.60.

⁶³ Ibid., p.85.

⁶⁴ Ibid., p.87.

⁶⁵ Ibid.

Ne me parlez d'autre chose
Que des ténèbres où l'on dort!⁶⁶

Oberman pense au tombeau comme un asile où l'on trouve le **repos** et la paix dans le néant.

René contemple le suicide; il marche, tourmenté, et demande aux orages de l'emporter dans les espaces d'une autre vie. Lamartine répète la même image dans son poème "L'isolement". Il se compare à une feuille flétrie et prie aux "orageux aquilons" de l'emporter.⁶⁷

Malgré tout, l'âme romantique n'échappe pas; le plus souvent, l'homme apprend à vivre avec son angoisse. Le combat éternel de la vie intérieure féconde et l'âme s'enrichit. L'homme romantique le sait. Parfois, il est sincère, comme René, et confesse que cet état d'inquiétude a ses charmes et qu'il n'avait pas la ferme résolution de vaincre son mal du siècle.

⁶⁶ Hugo, "Trois ans après", Anthologie, Gide, p. 412.

⁶⁷ Lamartine, "L'isolement", XIX^e siècle, Lagarde-Richard, p. 95.

CONCLUSIONS

On s'y est proposé de prouver que le mal du siècle est un phénomène complexe. L'individualisme exalté des Romantiques n'explique pas complètement cette maladie. On doit ajouter le niveau métaphysique. En ce sens, le mal du siècle se rapproche d'une philosophie instinctive: la philosophie de la négation.

Le premier chapitre, ou L'Abîme, s'agit des causes externes et mentales qui isolent et creusent l'homme. Pour Chateaubriand, le vide surgit à cause des passions qui se consomment elles-mêmes. D'une autre part, selon Musset l'ébranlement du cadre extérieur conduit à la découverte du néant intérieur.

Le deuxième chapitre, La Maladie, traite les symptômes tels que l'étrangeté et l'ennui qui conquièrent le corps et l'âme. L'homme ainsi atteint par le mal du siècle est la victime de sa propre conscience.

L'Évasion, le dernier chapitre, est un recueil des différentes attitudes envers le weltschmerz: ou le personnage, ou la fuite à travers la nature, la religion, l'amour, ou la débauche, surtout dans René et dans La Confession d'un enfant du siècle.

En conclusion, le mal du siècle est une maladie, un étourdissement qui prend dans la conscience lucide de la jeunesse

romantique quand elle s'entend vivre.

Il serait très intéressant, d'ailleurs, de suivre l'évolution du mal du siècle jusqu'à la nausée existentialiste à travers l'histoire, la philosophie et la sociologie.

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

Camus, Albert. L'Homme révolté. Paris: Gallimard, 1961. 382 pp.

Une analyse de la révolte humaine à travers les époques. Une partie du chapitre "La Négation Absolue" est dédiée à la révolte romantique: le dandysme.

Chateaubriand, François-René de. Atala, René. Paris: Garnier-Flammarion, 1964. 176 pp.

Les deux courts romans précédés d'une préface de Pierre Reboul. Atala s'agit de l'histoire tragique de Chactas, le bon indien, et Atala. Tous les deux s'aiment, mais par un vœu religieux Atala ne peut pas céder à son amour. Elle se suicide.

_____. René. Édité par R.D.C. Finch et C.R. Parsons. Canada: University of Toronto Press, 1957. 113 pp.

L'auteur analyse le mal du siècle à travers le jeune héros René, qui, voulant échapper sa destinée cherche le refuge en Amérique du Nord.

Constant, Benjamin. Adolphe. Edition de William Morton Dey. New York: Oxford University Press, 1918. 164 pp.

Adolphe croit aimer Ellénore qui tombe amoureuse de lui. Il est las de leur relation mais, par pitié, l'accompagne en Pologne. Ellénore, à travers le Baron de T———, apprend qu'Adolphe veut l'abandonner. Elle meurt. Constant fait l'analyse psychologique de la conscience destructive à cause du mal du siècle.

Denommé, Robert W. Nineteenth-Century French Romantic Poets. Modern Critiques. U.S.A.: Southern Illinois Press, 1969. 176 pp.

R. Denommé analyse le poème "L'isolement" et y trouve les symptômes du mal du siècle. Une étude sur Lamartine, Vigny, Hugo et Musset.

Fellows, Otis B. et Torrey, Norman L. The Age Of Enlightenment. New York: Appleton-Century-Crofts, Inc., 1942. 640 pp.

Anthologie de la littérature française du XVIII^e siècle. Les extraits de l'Encyclopédie et de Rousseau m'ont été utiles.

Furst, Lilian R. Romanticism in Perspective. Great Britain: Robert Maclehose and Co., Ltd., 1969. 366 pp.

Une étude de Littérature comparée sur le romantisme en Angleterre, France et Allemagne. Le chapitre sur l'individualisme est excellent mais l'auteur néglige le niveau métaphysique du mal du siècle.

Gide, André, éditeur. Anthologie de la poésie française. New York: Pantheon Books, 1949. 793 pp.

Anthologie sélective et complète, surtout en ce qui concerne les poèmes de Victor Hugo et Musset.

Granges, Ch. M. des et Towles, Oliver. Histoire de la civilisation française; dès origines à nos jours. New York: Prentice-Hall, Inc., 1937. 473 pp.

Dans le cinquième chapitre, les auteurs donnent une vue sur le mouvement romantique en France dans la littérature et la philosophie.

Hugo, Victor. Cromwell. Paris: Librairie Charpentier et Pasquelle. 404 pp.

La préface constitue la déclaration romantique par excellence. Hugo affirme surtout la liberté de l'art et l'individualisme de l'homme.

_____. Hernani. Nouveaux Larousse Classiques. Paris: Librairie Larousse, 1965. 191 pp.

Une histoire d'amour tragique. Hernani et doña Sol s'aiment. Ruy Gomez, oncle de doña Sol est amoureux d'elle. Les héros boivent le poison et Ruy Gomez se tue.

Lagarde, André et Laurent Richard, éditeurs. XIX^e siècle. Collection Textes et Littérature. Paris: Bordas, 1961. 576 pp.

Anthologie de la littérature française du XIX^e siècle. Elle comprend des extraits de Madame de Staël, Senancour, Lamartine et Vigny dont j'ai cité.

Lanson, Gustave et Tuffrau, P. Manuel d'histoire de la littérature française. Paris: Hachette, 1946. 810 pp.

Un livre élémentaire comme le titre l'indique.

Lescure, Mathurin de. Chateaubriand. Paris: Hachette et Cie, 1892. 208 pp.

Le livre est une biographie suivie des essais sur les oeuvres de Chateaubriand selon leurs thèmes: philosophie, littérature et histoire.

Lowrie, Joyve O. "Motifs of Kingdom and Exile in Atala." The French Review, 43, No. 5 (1970). 755-764 pp.

L'auteur analyse l'exil sur les deux plans physique et métaphysique, et prouve la déchéance des royaumes: la nature, la religion et l'amour.

Lucas, St. John, éditeur. The Oxford Book of French Verse. Oxford: Clarendon Press, 1926. 553 pp.

Anthologie assez complète de la poésie française du XIII^e siècle à nos jours.

Michaud, Guy et Van Tieghem, Philippe. Le Romantisme. Les Documents France. Paris: Hachette, 1968. 188 pp.

Une étude schématique de l'histoire, la doctrine et les oeuvres du mouvement romantique, avec une sélection de passages.

Musset, Alfred de. La Confession d'un enfant du siècle.

Paris: Editions Garnier Frères, 1960. 345 pp.

L'histoire d'Octave qui, atteint par le mal du siècle, se laisse emporter par la débauche. L'amour sain de Mme Pierson ne peut pas le guérir. A la fin il ne reste qu'un malheureux, lui.

_____. Lorenzaccio. Nouveaux Classiques Larousse. Paris: Librairie Larousse, 1964. 159 pp.

Lorenzaccio, emporté par la débauche, s'avilit. Le meurtre d'Alexandre seul peut sauver la vertu qui le reste, mais, l'action est plutôt le résultat d'une frénésie orgueilleuse.

_____. On ne badine pas avec l'amour. Edition de Jean Carduner. U.S.A.: Prentice-Hall Inc., 1967.

Le jeu amoureux de Perdican et Camille tourne en tragédie quand Rosette, victime du jeu, meurt d'amour.

Modier, Charles. Contes. Edition de P.G. Castex. Paris: Editions Garnier Frères, 1961. 944 pp.

Une collection de contes, dont "une Heure ou la vision", où l'auteur affirme le caractère clairvoyant des fous quant à sa perception du bien inconnu.

Pellissier, Georges. Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle. Paris: Hachette, 1921. 382 pp.

Analyse des mouvements romantique et réaliste. L'auteur offre une définition du mal du siècle.

- Rousseau, Jean-Jacques. Confessions. Vol. I. Great Britain: J. M. Dent & Sons, Ltd., 1964. 320 pp.
Autobiographie de Rousseau. Il exprime l'individualisme essentiel du romantisme.
- Saint-Pierre, Bernardin de. Paul et Virginie. Edition d'Oscar Kuhns. New York: Henry Holt and Company, 1897. 160 pp.
Paul et Virginie, élevés dans la nature exotique de l'Il-de-France, s'aiment. Virginie est forcée de voyager en France pour recevoir un héritage. A son retour, le bateau naufrage et elle meurt. Paul meurt plus tard. La nature, la religion et l'amour sont traités du point de vue romantique.
- Schenk, H. G. The Mind of the European Romantics. New York: Frederick Ungar Publishing Co., 1968.
Une étude comparée de la littérature romantique européenne. L'article le plus intéressant est celui du nihilisme de Vigny et Leopardi.
- Staël, Madame de. De l'Allemagne. Vol. II. Paris: Garnier-Flammarion, 1968. 318 pp.
Mme de Staël analyse la littérature, la philosophie et la religion en Allemagne. Elle y offre une définition du mal du siècle au sujet de Werther.
- Switzer, Richard, éditeur. Chateaubriand Today. U.S.A.: The University of Wisconsin Press, 1970. 296 pp.
Une collection d'essais sur Chateaubriand. J'ai employé comme sources ceux de Serge Caułupeau sur les instances du coeur et de Gerald Storzer sur la confession fictive.
- Turnell, Marin. The Novel in France. New York: New Directions, 1951. 432 pp.
Une étude sur les plus importants romanciers jusqu'à Proust. L'analyse d'Adolphe est excellent.
- Vigny, Alfred de. Oeuvres complètes, Vol I. Bibliothèque de la Pléiade. Paris: Gallimard, 1964. 973 pp.
Les "Poèmes Philosophiques" offrent le traitement de la solitude du génie, l'hostilité de la nature et désignent le rôle de la femme-protectrice.